Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 57 (1919)
Heft: 33

Artikel: Lou meydzou et son dierçon : patois kuetzou (Fribourg)
Autor: Djan-Dzatiet
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-214902

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

naïve et excessive crédulité, qui ne devait pas manquer de lui être à charge un jour ou l'autre. La fille, orpheline de mère depuis des années, est bien jolie, une grande et dangereuse qualité !

Le père Bérard se délassait quelquefois par la lecture d'ouvrages populaires qui lui tombaient sous la main. Il affectionnait particulièrement un certain recueil de légendes et de contes alpestres publié par un auteur du pays qu'il connaissait, volume tout rempli de mirifiques histoires de trésors enfouis dans les ruines mystérieuses des châteaux du moyen âge. Il en parlait fréquemment à la veillée avec les courtisans de sa fille ou des voisins loquaces. L'affaire intéressait visiblement le vieux Bérard, qui connaissait par le menu les versions les plus diverses des exploits aussi hardis que malchanceux et imaginaires, d'intrépides et avides lurons de Martigny et de la contrée environnante, marchant à l'assaut de la tour démantelée de la Bâtiaz à l'*heure sainte* de la minuit de Noël, seul moment propice en l'année, où il était, dit-on, possible, avec d'extrêmes précautions, de surprendre la vigilance de la garde infernale : le terrible bouc aux cornes monstrueuses et aux yeux phosphorescents.

Nous avons vu que notre Bérard était crédule à l'excès. Pécuniairement il arrivait par le travail opiniâtre de sa terre ingrate à ne joindre que péniblement les deux bouts à la fin de l'année. Comme d'innombrables bons chrétiens de ce bas monde, le père Bérard aurait volontiers empoché l'un des gros lots de la loterie de Hambourg. Mêmement qu'une fois il avait sacrifié pas mal de sous à l'achat de billets de cette fameuse entreprise. L'insuccès premier l'avait fait renoncer à la récidive. Mais devenir possesseur d'un beau magot tout d'un coup sans *main mettre* était une pensée qui hantait fréquemment ses rêves. Et, de fil en aiguille, la réflexion suivante élisait domicile dans le cerveau du bonhomme : Si les ruines de la Bâtiaz, celles de Saint-Christophe dans la vallée, tant d'autres aussi récélaient des trésors — pour lui c'était une certitude — pourquoi n'y aurait-il pas une fortune cachée dans le sous-sol de sa maison édifiée sur les ruines du ci-devant château de Cries ? Ça ne coûterait pas tellement que de tenter des fouilles. Le travail pourrait se faire entièrement durant la morte saison.

L'automne est déjà passablement avancé, la construction de la maison de Jean Abbet touche à sa fin. Le bâtiment sera habitable pour l'hiver prochain. Grâce à l'activité de l'entrepreneur Tony et à l'habileté de son équipe de maçons transalpins, la construction s'est élevée rapidement, à la grande satisfaction du propriétaire. Sous peu ces ouvriers italiens ramasseraient leurs hardes et avec *leurs cliques et leurs claques* regagneraient pour de longs mois d'hiver leurs pénates par de là le Grand Saint-Bernard. La perspective du prochain retour au pays tout de rose pour certains de ces compagnons, offrait bien moins d'attraits pour deux d'entre eux, jeunes Piémontais que des parents n'attendaient probablement pas en pays natal. Un hivernage en Valais ne leur aurait pas déplu. Ils ne se feraient pas prier pour prolonger de quelques mois leur séjour parmi l'amène population de Cries. Disons aussi, pour bien expliquer ce regret de s'en aller, que depuis que les veillées du village étaient rouvertes, après qu'on était remonté des vendanges, comme d'habitude, les jouvenceaux italiens accompagnaient volontiers chaque soir les garçons de Cries empressés autour de la quenouille de Sylvie Bérard. Les yeux bleus de la blondine étaient doués de sortilège.

Cette fréquentation assidue mit promptement les deux étrangers au fait du dada intense du père.

Furent-ils atteints eux-même par une réelle et contagieuse affection de *trésorité*, ou n'était-ce qu'un truc facilement ourdi pour se goberger aux frais des Bérard et vivre agréablement de longues semaines aux frais du maître de céans, toujours est-il qu'après s'être concerté avec son camarade Tullio, Giuseppe dit un jour au père Bérard :

— Vous croyez être sûr qu'un trésor est enfoui dans les profondeurs de votre cave. Vous avez certainement raison. Un de ces ans passés on découvrait comme ça un tas d'argent monnayé, pour une quantité de *lires* dans les travaux de restauration d'une vieille église du Piémont. Il est fort possible que l'on ferait une aussi heureuse trouvaille en pratiquant des fouilles chez vous.

— C'est ce que j'ai pensé depuis longtemps, interrompit Bérard. Mais, à mon âge, un tel travail est trop dur pour moi tout seul.

— Si vous vouliez accepter, mon camarade et moi nous nous chargerions du travail. Vous nous aideriez et vous auriez à nous fournir pension et logement. En cas de réussite, vous seriez assez généreux, une fois devenu riche, de nous abandonner une petite portion du trésor découvert.

Le père Bérard jubilait. Son rêve fixe allait se réaliser enfin. Pensez s'il accepta ! Le convenu fut scellé par de copieuses rasades de bon vin de Fully, où Bérard possédait un minuscule parchet.

Les *travaux* commencèrent dès le surlendemain. Semaine après semaine, la tâche fut continue, sinon poussée avec bien d'ardeur. Bérard, Giuseppe et Tullio, creusèrent et fouillèrent la cave : toujours point de trésor, rien que de temps à autre quelque informe débris de ferraille dont le son provoquait un tressaillement d'aise passager et vite évanoui. L'excavation devenait considérable, elle s'étendait par dessous, au delà des murs de la maison Bérard et pénétrait sous ceux du bâtiment voisin, la grange de Prosper Berguerand. Tandis que la plupart des habitants du hameau se moquaient franchement des espoirs et du labeur de ce maniaque de Bérard et de ses futés compagnons, les Berguerand s'émurent. Cet enragé travail de taupe menaçait de compromettre l'équilibre de leur immeuble. Un avis comminatoire parvint à Bérard, lui enjoignant de borner ses recherches archéologiques *sous* son propre domaine. Démarche vaine. La police locale s'amena sur les lieux et un arrêt net de ces singuliers travaux fut formellement prescrit. On intima l'ordre aux Piémontais de quitter la contrée. Ces mesures radicales étaient bien justifiées ; plus encore que la grange Berguerand, la maison Bérard, elle-même, allait s'écrouler, ensevelissant sous ses décombres ces fossoyeurs obstinés, pour peu que les recherches aient encore duré.

Le trésor tant cherché et tant souhaité survint un beau matin en la personne d'un gentil et délicieux bébé qui, en grandissant, prit le teint brunâtre, trahissant une paternité méridionale, et que la jeune maman Sylvie éleva avec un amour de mère précoce, en se souvenant avec une ombre de regret des belles parties de cave d'antan.

On ne remue jamais la terre en vain, le travail est un trésor, assure Lafontaine, et l'Evangile, qui ne faillit guère, a dit avec non moins de vérité : *Qui cherche trouve !*

L., 2 mai 1919.

MAURICE GABBUD.

La Patrie suisse. — Le numéro du mercredi 6 août nous apporte les portraits du regretté juge fédéral Gottofrey, de M. Victor Buchs, le nouveau conseiller d'Etat de Fribourg, du sculpteur Richard Kissling, récemment décédé, et, à l'occasion du centenaire que vient de célébrer la Société vaudoise des sciences naturelles, les portraits de son président, M. P.-L. Mercanton, et des deux docteurs *honoris causa* faits à ce propos par l'Université de Lausanne, le colonel J.-J. Lochmann, et H. Jaccard, botaniste, avec une vue de la barque l'*Espérance*, promenant les naturalistes vaudois. L'actualité est représentée par le sacre de Mgr Bieler, à Sio par l'incendie du temple de la Chaux-de-Fonds, p le régiment jurassien à Zurich, par un concou de ski à la Jungfrau. — C. B.

PERLES ORATOIRES

Un journaliste viennois s'est amusé à fai un bouquet désopilant des fleurs de rhét rique cueillies à la Chambre autrichienn Nous relevons les suivantes :

— A quoi nous sert cet alcool pernicieu alors que nous avons de si bonne bière ?

— Je me souviens parfaitement que, lors d la naissance de mon père, les conditions so ce rapport étaient toutes différentes.

— L'engrais chimique doit être recon comme remplaçant avantageusement l'engra naturel, mais je ne saurais vous mettre cœur assez chaudement le succulent fumier d vache.

— J'ai maintenant devant les yeux Son E cellence, M. le président du gouvernement, d toute sa piteuse nudité, et il ne rougit m pas.

— Vénérable assemblée ! la repopulation fait, à la campagne, d'une manière toute na relle. Je vais vous faire voir de quelle façon.

— Je reviens sur cette domestique, que j déjà touchée plusieurs fois aujourd'hui.

— Les institutrices n'ont pas besoin de marier ; elles doivent tendre à se satisfaire les-mêmes dans leur profession.

— Un feu d'artifice doit briller, illuminer, non pas seulement puer, comme l'a fait l'or teur précédent.

LOU MEYDZOU ET SON DIERÇON

Patois kuetzou (Fribourg).

Moncheu Botzi îret on dè çou bon meydz dau vilyo tin. Iret on to bon po sagn po pourdgy et po tailly. I déguignîvè lou bon vin, et l-y-avey totévi ouna bouna g din sa kâva. Kan l'on dè sè malâdo vigney l paï et lou rémarhya, lou meydzou lou men à la kâva et bévessan on veyrou o dou au gu lyon.

Mâ moncheu Botzi n'îret pa solet por amâ finna gota. Son dierçon ke fazai on grô trav pè la mézon, tâtchîvè dè fifâ kotiè veyrou ti kou ke lé falyè dessindre à la kâva. Sti gai akrotchîvè lou piti veyrou ke lou meydzou tâvé su lou teno, l'implyâvè rîdou au guely et lou vudiyvè à la régalâye. Mâ lou patron avè fourney pè remarkâ sosse, et s'è de ke betâ fin à chy konmerce.

On matin moncheu Botzi invoûyè lou dye à la kâva po tzertchy on paney dè pre dè te Oun'âra apri sin, lou dyerçon kemençè à sè lou vintrou, à bramâ in éde in sè tozin d'o pâ et dè l'ôtra ; é pu sè betè à rémètre to sin l'y avè din l'estoma. Lou meydzou vin ver li lé démandè sin ke l'avè. Lou dyerçon rép k'îret impozounâ et ke n'in d'avè pâ po gr tin, sè sentey murî, sè kréyè fotu.

Moncheu Botzi sè betè à rékaçalâ et lé « Na, na, ti pâ fotu, te n'in vô pro révini ; biu au guelyon, inke to ; sin t'aprindrè à fifâ

Lou patron l'y avè betâ dou vomitife din veyrou et lou dyerçon l'avé pâ yu. Du adon, djèmé rè biu au guelyon ; lou vin lé vigne kontre-kâ.

DJAN-DZATIET.

VAUDOIS ET GENEVOIS

Elle penche toujours

Au banquet qui a été offert à la musiq d' « Elite », de Genève, lors de sa d nière promenade à Vevey, M. Arrag père, président d'honneur de la « Lyre de V vey » a prononcé un discours très applau Nous en relevons ce passage amusant.

« Je termine en vous remerciant bien sinc rement de l'aimable invitation que vous m'av